

L'ACTION

PENSER LA VIE, "AGIR" LA PENSÉE

Actes du XXXIII^e Congrès International de l'Association
des Sociétés de Philosophie de Langue Française (A.S.P.L.F.)

Venise, île de San Servolo, 17 - 21 août 2010

Sous la direction de

JEAN FERRARI, ROBERTO FORMISANO, MAURIZIO MALAGUTI

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6, Place de la Sorbonne, V^e

2013

Couverture:

La Réception de l'Ambassadeur Français à Venise. Canal Antonio (Canaletto)
Huile sur toile 181 sur 295,5 cm, 1726/1727. Inv. n° GE-175

Musée d'État de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg

Photographie: Vladimir Terebenin, Yuri Molodkovets, Svetlana Suetova

© Musée d'État de l'Ermitage

En application du Code de la Propriété Intellectuelle et notamment de ses articles L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite. Une telle représentation ou reproduction constituerait un délit de contrefaçon, puni de deux ans d'emprisonnement et de 150 000 euros d'amende.

Ne sont autorisées que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source.

© Librairie Philosophique J. Vrin, 2013

ISBN 978-2-7116-4374-5

www.vrin.fr



Imprimé en Italie par
GRAPHIC CENTER S.r.l.
I - 41037 Mirandola (MO)

Réalisation éditoriale: Curzio Cavicchioli

Simone Weil et la mystique de l'excès et de l'absence

par José Luís Brandão Da Luz

Nous sommes comme des mouches collées
au fond d'une bouteille, attirées par la lumière
et incapables d'y aller.

S. WEIL, *La connaissance surnaturelle*

Cette effrayante comparaison, nous la trouvons dans le dernier des *Cahiers* de la période de New York, dans laquelle Simone Weil a écrit, en 1942, des notes de lecture et ses libres pensées, un an avant sa mort et avant même que Jean-Paul Sartre fasse paraître sa première pièce de théâtre *Les Mouches* ainsi que son premier grand essai philosophique *L'Être et le Néant*.

Mais si, dans ces œuvres, Sartre soutenait une conception existentialiste de l'homme, inconditionnellement dictée par la liberté et la responsabilité que son projet de vie lui imposait, en sens inverse l'inspiration chrétienne de Simone Weil la mène à concevoir la réhabilitation de l'homme à partir de l'initiative de la lumière qui l'attire du haut. On y trouve la seule orientation qui, selon elle, permet de supporter le malheur et l'abandon de l'existence humaine: «Plutôt être collé pour la perpétuité des temps au fond de la bouteille que de se détourner un instant de la lumière», ajoute Simone Weil. Et, pour ce fait, elle ne cesse de convoquer la force de cette lumière, qui brille et attire bien du haut, dans l'espoir de se délivrer d'une si grande servitude existentielle: «Lumière, auras-tu compassion et au bout de cette perpétuité briseras-tu le verre?»

La souffrance et le malheur font partie de l'homme qui ne s'aperçoit pas du tout du non sens de son existence même: «Notre péché consiste à vouloir être, et notre châtement est de croire être. L'expiation est vouloir ne plus être; et le salut pour nous consiste à voir que nous ne sommes pas»¹, c'est-à-dire à rejeter un mode de vie qui s'est construit sur l'affirmation d'un projet existentiel autonome. Chez Simone Weil, la pensée métaphysique de l'homme est ainsi aux antipodes de ce que la philosophie existentialiste affirmait à cette époque, en sorte qu'elle avoue,

1. S. WEIL, *Œuvres complètes*, t. VI, vol. 4 («Cahiers, juillet 1942-juillet 1943: La connaissance surnaturelle, Cahiers de New York et Londres»), éd. M.-A. Fourneyron, F. de Lussy, J. Riaud, Paris, Gallimard, 2006, p. 252.

dans une lettre à Jean Wahl, en octobre 1942, «être du mauvais côté»², c'est-à-dire, du côté de la *force*, ce qui est étrange à la lumière de ces dires.

Au fur et à mesure que s'accroît l'affirmation de l'autonomie morale et métaphysique de l'existence individuelle – du moi – l'opacité qui masque la réalité humaine devient de plus en plus dense. L'inauthenticité de l'homme est une donnée inscrite dans sa nature déchue et entachée par le péché. Seulement la renonciation ou la négation de l'existence auront le pouvoir de l'annuler. L'homme ne peut pas se concevoir au centre de l'univers, parce que sa réalité d'être n'est, tout simplement, qu'apparente. En essayant d'exprimer cette négativité existentielle, dont Simone ne s'est jamais totalement libérée après la dure expérience d'ouvrière dans les ateliers de l'usine Renault, elle inscrit au premier livre de la période de New York le texte suivant: «Dieu m'a créée comme du non être qui a l'air d'être, afin qu'en renonçant par amour à ce que je crois mon être, je sorte du néant. Alors il n'y a plus de je. Le je est du néant»³. Rien de ce qui m'appartient ou de ce que je désire, par mon intérêt individuel, n'a de la valeur. La valeur ainsi que toutes les connaissances proviennent de la seule source de lumière qui me tire du fond de l'existence, sans, néanmoins, réussir à m'en arracher.

La nécessité implacable du déterminisme qui régit toute la matière du corps et la nature fait plonger l'homme dans un monde où Dieu lui-même est absent⁴. Il y va de l'initiative individuelle de ne pas refuser l'appel de la lumière surnaturelle, qui, pour Simone Weil, est «à la fois savoir qu'on n'est pas et vouloir n'être pas»⁵, ce qui veut dire accepter d'assumer le statut d'esclave: «Mon existence est un amoindrissement de la gloire de Dieu. Dieu me la donne pour que je désire la perdre»⁶. Dans cette tension entre *la pesanteur et la grâce*, l'âme manifeste son caractère divisé, dans lequel une partie de soi se trouve infectée par son statut existentiel et l'autre partie «désire recevoir la lumière qui régénère»⁷. La partie sensible de l'âme est, à l'opposé de Dieu, complètement abandonnée à l'empire de la nécessité. Seule la partie incréée est maintenue en vue, sous sa garde: «Cela, c'est la Vie, la Lumière, le Verbe»⁸, le seul lien de la présence de Dieu dans le monde. Le désir que la souffrance passe bien vite est un sentiment prenant source dans la partie sensible de l'âme même, laquelle, par pure incapacité de la supporter, exige sa disparition. Alors, l'énergie végétative qui maintient actifs les mécanismes biochimiques capables de supporter, par exemple, la douleur physique, la faim, la fatigue, la peur, est insuffisante pour nourrir la résistance à la souffrance. Seule une énergie supplémentaire permettra à la volonté de supporter même les douleurs les plus intenses et de lutter, donc, contre l'impuissance de la dimension *charnelle* de

2. S. WEIL, *Œuvres*, éd. F. de Lussy, Paris, Gallimard, 2008 (1999), p. 980.

3. *Id.*, *Œuvres complètes*, t. VI, vol. 4, cit., p. 124.

4. Cf. *ibid.*, p. 131.

5. *Ibid.*, p. 125.

6. *Ibid.*, p. 83.

7. *Ibid.*, p. 339.

8. *Ibid.*, p. 131.

l'âme. Sans cette énergie supplémentaire, une infime fraction du temps paraîtrait de durée interminable.

L'ambivalence des sentiments, gérée par la coexistence du désir d'échapper rapidement à la contrainte d'une douleur physique et le consentement envers la durée de cette même souffrance, reste le reflet de la division de l'âme en deux, comme si elle avait été transpercée par la lame d'une épée. L'histoire de l'Évangile selon laquelle le fils prodigue dilapide sa part d'héritage paternel et passe par la rechute de gaspiller l'argent qu'il reçoit chaque fois qu'il s'en retourne, désolé, est l'image même d'une volonté divisée, qui se dépense d'une manière irrécupérable, plongée dans le sillage de choses qui sont hors de sa portée. Toutefois, précise Simone Weil, le gaspillage de tout ce qu'on a est la condition d'un retour repent. Sans quoi, le moi se serait fixé dans des domaines temporels plus facilement envisageables comme des absolus. Si l'on ne fait pas l'expérience de ses limites, tout le sentiment d'absolu est purement illusoire. Seule la volonté d'accepter la souffrance peut sauver l'âme de l'errance, et faire renaître le désir de retourner à la maison familiale. Alors, au bout de l'épuisement de ses forces, «la partie de l'âme qui a refusé de crier "assez!" a traversé la longueur indéfinie du temps et a passé de l'autre côté du temps, dans l'éternité»⁹. Plus que la souffrance et la mort, qui nous enseignent à renoncer à l'existence et à n'être que «comme une chose parmi beaucoup d'autres»¹⁰, c'est le malheur qui, en plongeant l'âme dans un désert absolu, où Dieu lui-même devient absent, nous attire vers la lumière du haut. L'illustration la plus dramatique de cette expérience nous est transmise par le cri du Christ agonisant au sommet de la croix, où l'atrocité du martyr suprême n'empêche pas la confiance du Christ mourant de suivre le plan de son Père¹¹.

Dans la vision chrétienne de Simone Weil, le salut de l'homme n'arrive jamais comme un remède surnaturel contre la souffrance. La voie du salut, par contre, ne provient que de l'usage surnaturel qu'il peut donner à son existence malheureuse¹². Seule la supériorité d'une foi inébranlable pourra permettre que la souffrance, qui nous touche de l'extérieur, ne puisse frapper quelqu'un et le faire glisser et même plonger dans le malheur. Mais c'est une foi sans consolation, celle qui naît du désir et qui sera condamnée à poursuivre un but absent mais où, néanmoins, on pourra trouver «la clef de toutes les connaissances et de toutes les valeurs»¹³. Il n'y a aucun lien entre le cours ordinaire de la nature et la sphère de la religion qui puisse permettre de mobiliser la religion pour corriger ou annuler le déterminisme mécanique qui régit la nature. Tout se passe dans la nature sous l'influence

9. S. WEIL, *CŒuvres complètes*, t. VI, vol. 4, cit., p. 255.

10. *Ibid.*, p. 334.

11. Cf. notre analyse dans «Simone Weil e a grandeza da infelicidade humana», in *Razão e Liberdade. Homenagem a Manuel José do Carmo Ferreira*, vol. II, Lisboa, Centro de Filosofia da Universidade de Lisboa, 2010, p. 1531-1549.

12. S. WEIL, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 2007, p. 146.

13. *Id.*, *CŒuvres complètes*, t. VI, vol. 4, cit., p. 125.

de la pesanteur, une des deux forces qui «règnent sur l'univers»¹⁴. L'autre source d'énergie est la grâce, ou la lumière, qui vient de l'extérieur, autant que l'énergie physique qui nous vient de l'alimentation et de la respiration. Nous ne pouvons nous apercevoir de son importance que lorsque nous sentons son manque. Seule la force de l'énergie morale peut nous empêcher de succomber, battus par l'ordre mécanique des choses. Elle est même le «seul remède» qui nous fait «rencontrer» la nécessité qui domine l'univers. Il faut même être touché par le désir d'amour pour survivre au malheur; autrement, on serait complètement détruit¹⁵. C'est ainsi que les martyrs de l'ancien christianisme ne furent pas touchés par le malheur quand ils étaient en face de la souffrance due à l'atrocité d'une mort violente. L'ouverture à la grâce était pour chacun d'eux une sorte de «chlorophylle permettant de se nourrir de la lumière»¹⁶.

On falsifierait le véritable sens de la pensée de Simone Weil si on interprétait ces mots-là dans une perspective masochiste ou pessimiste, engagée à proposer à tout le monde un projet de vie nécessairement malheureux. Bien au contraire: c'est parce qu'à tout moment on peut être frappé par le malheur, qu'il faut être prévenu pour n'être pas brisé par lui. Seule la bonne orientation de notre regard nous libérera de vivre sous le joug de la *pesanteur* de la nature, ainsi qu'il est arrivé aux femmes présentées par les évangélistes, en route à la recherche d'un cadavre, et qui ont été surprises par l'annonce de la résurrection. De même, la souffrance et le malheur peuvent conduire à la voie qui apporte l'espoir de vaincre la mort.

14. S. WEIL, *La pesanteur et la grâce*, cit., p. 41.

15. Cf. ID., *Œuvres complètes*, t. VI, vol. 4, cit., p. 232.

16. ID., *La pesanteur et la grâce*, cit., p. 44.